



Machaho

de Belkacem Hadjadj

Fiche technique

Algérie/France - 1994 - 1h30

Couleur

Réalisation et scénario :

Belkacem Hadjadj

Musique :

Idir

Interprètes :

Belkacem Hadjadj

(Arezki)

Meriem Babes

(Ferroudja)

Hadjira Oul Bachir

(Tassadit)

Rachid Hadid

(Larbi)

Belkacem Ait Salem

Saïd Amrane



Belkacem Hadjadj (Arezki)

Résumé

Un paysan kabyle, Arezki, recueille un jeune étranger, Larbi, à demi enseveli sous la neige. Il l'emmène chez lui, le ranime, le soigne et l'héberge jusqu'à ce qu'il soit rétabli. Larbi et Ferroudja, la fille de la maison, nouent une liaison à l'insu des parents. Larbi promet de revenir, mais la jeune fille l'attend en vain et se découvre enceinte. Le père fait serment de plus revenir avant d'avoir fait justice et recouvré son honneur. Il trouve sans peine la maison de Larbi, qui est absent. Il croit le reconnaître sous la cagoule d'un danseur qu'il démasque, ce qui lui vaut d'être battu, car le danseur masqué

est en fait un brigand, sorte de personnage légendaire et respecté. Abandonné attaché à un arbre, il est sauvé par un berger et reprend sa recherche. Cependant, Larbi, après une longue absence, est revenu auprès de Ferroudja et explique son retard. Lassés d'attendre le retour du père, les jeunes gens se marient avec l'assentiment de la mère. Le père poursuit désespérément sa recherche, se présente une nouvelle fois au domicile de Larbi. Il le confond avec son frère Hocine, qu'il tente de tuer avant de découvrir son erreur...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

C'est un film d'avant. D'avant le FIS, d'avant le FLN et l'OAS, d'avant les grandes révoltes kabyles, d'avant le père Bugeaud et sa casquette. On dirait d'avant même Sidi 'Oqba, si le nom d'Allah n'était invoqué parcimonieusement. Cela aurait pu se passer avant le grand remue-ménage des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles un peu partout dans les montagnes autour de la Méditerranée : dans les Alpujarras, en Corse, en Albanie, chez les Kurdes, les Druzes, les Maronites, et bien entendu en Grèce. On aurait alors pu appeler cette tragique aventure une tragédie, tout simplement, même si la «vendetta» est généralement considérée comme indigne du genre. Pour Arezki, c'est une question d'honneur, même si l'on estime que son honneur est bien mal placé. Reste à savoir si les «affaires d'honneur» dans les sociétés dites civilisées sont vraiment défendables. Le père bafoué selon un code qu'il ne remet pas en question ne s'interroge pas sur le bien-fondé de sa poursuite. Il la conduit à son terme avec une détermination et une rigueur dignes des héros antiques, conduit par un destin qui ne ménage ni les épreuves ni les rebondissements. Car, si le thème relève du tragique, la structure du récit est celle du conte, dont on connaît le foisonnement et la portée dans la littérature orale kabyle. Les dialogues sont en tamezghit pour mieux imposer la référence, que renforce le soin apporté aux costumes et aux décors, qui font parfois soupçonner par leur minutie et leur élégance décorative d'être empruntés à un groupe folklorique ou à un musée des arts et traditions populaires. Sans doute cette référence appuyée est-elle une manière de revendiquer la culture kabyle, d'autant plus suspecte dans l'Algérie contemporaine qu'elle est la plus réticente à l'égard de l'emprise islamiste en constituant dans ses montagnes de véritables foyers de résistance.

Ce conte, comme tout conte, propose une moralité, en l'occurrence une critique de la dépendance dans laquelle sont tenues les femmes à l'égard du père. Le film s'adresse alors à la société algérienne dans son ensemble, berbérophone ou arabophone, dans laquelle le patriarcat méditerranéen est renforcé par l'islam. Le rôle de la mère, qui prend sur elle de solenniser le mariage (avec l'accord des religieux, autre preuve de modération kabyle), est un hommage aux femmes de Kabylie, qui sont à l'avant-garde à la fois de la revendication de modernité et de défense de la tradition. Ce conte tragique, hommage critique à une culture vivante et méconnue, n'est pas seulement un discret plaidoyer pour de nouveaux rapports humains : il illustre comment le cinéma peut prendre le relais d'une littérature orale que sa grande richesse ne préserve pas d'une disparition annoncée dans la tourmente de la modernité, porteuse de menaces tout autant que de nouvelles valeurs.

Guy Gauthier

Saison Cinématographique 1996

Machaho offre tous les ingrédients alléchants d'un western. La conquête d'un territoire par un homme qui en traque un autre. Un décor de rêve, montagneux, boisé ou aride. Le passage des saisons... Il n'y a pas de cow-boys mais c'est tout comme, puisqu'il est question de vengeance, de haine et de famille désagrégée.

Le poursuivant se nomme Arezki, habite une maison isolée avec sa femme et sa fille, en Kabylie. Une existence paisible que le hasard va bouleverser. Un jour d'hiver, Arezki découvre un étranger mourant. Il le recueille chez lui. La famille le soigne. Peu à peu, le jeune homme, Larbi, reprend vie, il quitte alors ses sauveurs en promettant de revenir. Mais, après plusieurs mois, Arezki vacille en découvrant que sa fille est enceinte. Son

honneur est bafoué : il part alors à la recherche de Larbi pour le tuer... C'est le premier quart d'heure du film. Et la suite tient toutes ses promesses. Le réalisateur, interprète du rôle principal, est également l'auteur du scénario. Un modèle d'économie et de densité conjuguées qui aborde un sujet social épineux par le biais d'une histoire captivante comme un conte. Avec, à la clé, un regard critique sur toutes les formes d'archaïsme.

Si cette critique est riche, c'est aussi parce qu'elle propose une morale lucide, ainsi formulée par le cinéaste : «*Pour retrouver nos repères, il nous faut réinvestir nos traditions sans toutefois les mystifier.*» Réconcilier tradition et modernité : un défi qui répond à la terreur de l'Algérie d'aujourd'hui et que **Machaho** illustre sans jamais chausser les gros sabots de la psychologie explicative.

Le film est d'abord un voyage au cœur de la culture berbère et de ses paysages. Le réalisateur capte les couleurs éclatantes des costumes, le passage des saisons, la brûlure douce de la neige comme l'éclaboussement de la lumière. Pendant plus d'un an, Arezki sillonne seul la région, traverse des villages, s'immisce dans des fêtes, fait des rencontres... Il cherche, guette et devient un passeur, malgré lui. A mesure qu'il nous fait découvrir la beauté du monde, la circulation de la vie, cet homme s'enferme dans ses préjugés. Aveuglé par la haine, il s'égare, sombre dans la misère. Tandis que la mère et la fille, délaissées mais combattives, symbolisent l'espoir.

Machaho nous tient en haleine jusqu'à la fin (surprenante), malgré quelques détours inutiles. Belkacem aime son pays et le cinéma, qu'il honore tous les deux avec talent. Cette fois, c'est une bonne nouvelle qui nous parvient d'Algérie.

Jacques Morice

Télérama n°2423 - Juin 1996

Film algérien, **Machaho** traite, par le biais d'une parabole édifiante, de l'intransigence absurde des principes moraux traditionnels inspirés par la religion. L'histoire raconte comment Arezki, un paysan kabyle, quitte sa maison pour tuer Larbi, un jeune homme qu'il a recueilli, gelé dans la campagne et qui, pendant sa convalescence, a entretenu une liaison secrète avec sa fille, qui se retrouve enceinte. De multiples épreuves attendent le père outragé qui ne démord pas de son ressentiment. Après un an d'errance, hirsute et à moitié fou, il bouclera le destin de sa famille sur un drame. A la fois éloge du progressisme féminin (la mère de la jeune fille, nettement moins à cheval sur les principes et l'honneur) et démonstration des impasses mortelles de certains codes virils locaux, **Machaho** déploie le faste paysager de la campagne algérienne, mais n'échappe pas à une certaine imagerie folklorique. Le pessimisme de la démonstration sauve cependant la mise et cet exemple d'une cinématographie rarement distribuée mérite le détour.

Libération - Juin 1996

Originaire des montagnes de Kabylie, Belkacem Hadjadj nous invite avec **Machaho**, son premier long métrage de fiction et son premier film en langue berbère, à un voyage dans la culture Amazigh (berbère) proche de l'égyptien ancien (son alphabet ressemble aux hiéroglyphes) qui constitue le fond culturel du Maghreb actuellement menacé. Prétexte pour Belkacem de lancer un cri d'alarme qui perce derrière l'anecdote.

Crise d'identité

Il a emprunté le titre de son film à «Machaho tellem chaho» - une formule rituelle qui précède la narration d'une fable - pour raconter une histoire ances-

trale de vendetta. Celle d'Arezki (incarné par Belkacem Hadjadj lui-même) un paysan kabyle qui recueille un jeune étranger mourant (Rachid Hadid) et le soigne comme un fils. Une fois guéri, il rejoint son village en promettant de revenir. Mais Arezki découvre que sa fille, Ferroudja (Meriem Babes), est enceinte de lui. Il se promet alors de le retrouver pour le tuer afin de laver son honneur bafoué...

«*J'ai voulu montrer, sous forme de parabole, la crise d'identité que traverse actuellement l'Algérie, explique Belkacem Hadjadj. Il existe une relation complexe entre tradition et modernité, entre mémoire et identité. La langue berbère, fondement de notre société maghrébine est en voie de disparition. Ballottée entre la culture occidentale et la tradition, la jeunesse ne sait plus se positionner. Elle est même en train de perdre ses repères naturels, ses racines. C'est très grave car elle devient ainsi une proie facile pour les intégristes.*»

Mais si Belkacem Hadjadj plaide pour la sauvegarde de la culture traditionnelle, il ne la mystifie pas. «*On doit en dénoncer les archaïsmes sur lesquels d'ailleurs se fondent tous les intégrismes. J'ai aussi dans ce film voulu rendre hommage aux femmes algériennes. Grâce à leur sens inné de la vie, elles portent en elles l'espoir et l'avenir de l'Algérie.*»

Brigitte Baudin

Le Figaro n°16 126 - 22 Juin 1996

«Machaho» est en langue berbère le mot qui introduit une formule à peu près équivalente à notre «*il était une fois*». Mais qu'on ne s'y trompe pas : le film de Belkacem Hadjadj tient davantage de la tragédie grecque que du conte de fée. Tragédie tout entière placée sous le fatum de la vengeance.

La première image ouvre pourtant sur le sauvetage d'une vie. Arezki, un paysan des montagnes de Kabylie, y recueille un jeune homme, Larbi, trouvé inanimé dans un sous-bois enneigé. Soigné par la femme et la fille d'Arezki, Larbi se rétablit, et laisse à son départ un souvenir d'amour à cette dernière en lui promettant de revenir la chercher. Le jeune homme tarde et les parents découvrent le pot aux roses. Arezki part à la recherche de Larbi pour laver son honneur dans le sang du jeune homme. Cette quête obtuse est l'objet même du film, qui la fait habilement durer pour en montrer toute l'inanité. Tandis que Larbi, fidèle à sa promesse, rejoint la mère de son enfant et qu'il l'épouse avec le consentement de sa belle-mère, Arezki, errant et avili, parcourt toujours les routes à sa recherche. Le jour où leurs chemins finissent par se croiser, rien n'empêchera le drame de se produire. La terrible circularité de ce film, qui enveloppe au passage quelques scènes d'une beauté aride, est sans doute tracée avec un trait un peu trop appuyé. Elle n'en évoque qu'avec plus de force l'actualité tragique de l'Algérie.

Tourné de février à septembre 1994 dans une région réputée pour son insécurité, le film lui-même a failli s'interrompre définitivement le 4 juillet, lorsque l'équipe est tombée dans une embuscade nocturne qui ne lui était pas destinée. Le tournage n'a pu être mené à son terme que sous la protection permanente d'un commando, et grâce au soutien amical des populations de Kabylie qui y ont participé.

Pour Belkacem Hadjadj, qui se partage aujourd'hui entre l'Algérie et la France, ce film est à la fois «*la dénonciation*

d'un personnage devenu prisonnier d'une logique archaïque de destruction et un hommage rendu aux femmes algériennes qui colmatent toutes les fissures de cette société ». «*C'est notre manière à nous, cinéastes, de résister*», ajoute-t-il, en projetant d'ores et déjà de consacrer son prochain film, dans un pays où il ne s'en fait désormais plus guère, aux événements de ces dernières années.

Résistant, **Machaho** l'est d'ailleurs à plus d'un titre : il s'agit en effet - avec **La colline oubliée** d'Abderrahmane Bouguermouh (*Le Monde du 30 mai*) - du premier long métrage algérien tourné en langue berbère, cette culture longtemps opprimée au nom de l'arabo-islamisme par un pouvoir qui depuis les émeutes de 1988, a été contraint de lâcher du lest. Comme Bouguerrnouh, Hadjadj s'est «engouffré dans la brèche».

Jacques Mandelbaum
Le Monde

«Machaho» est le début de la formule riuelle «mahaho tellem chaho» par laquelle les vieilles femmes kabyles commencent la narration des contes. Signe que l'histoire racontée ici en est peut-être un. Arezki, un paysan kabyle, recueille un jeune étranger presque tué par le froid et s'acharne tout l'hiver à lutter contre la mort qui le guette. Pendant sa convalescence, le jeune homme, Larbi, noue une tendre et discrète liaison avec la fille du paysan. Guéri, Larbi rentre chez lui en promettant de revenir. Quelques mois plus tard. Arezki découvre que sa fille est enceinte. Le sens de sa vie désormais réduit au seul objectif de venger son honneur bafoué, il part à la recherche de Larbi. Inutile de raconter les péripéties qui suivront : on comprend que le père symbolise ici les archaïsmes sur lesquels se fondent les intégrismes, alors que le jeune homme, la mère et la fille sont

porteurs des valeurs de vie et d'espoir. Dans la note d'intention, le réalisateur trace un parallèle avec les événements actuels en Algérie. Il n'est pas nécessaire d'aller jusque-là pour apprécier ce film simple et beau. Comme souvent dans les contes méditerranéens, un drame se noue à l'insu des protagonistes qui se retrouvent prisonniers de leur destin. Sont à l'œuvre ici des sentiments violents et purs. La mise en scène sait trouver des angles généreux pour restituer les gestes de la vie quotidienne qui prennent alors une dimension poétique puissante. Ainsi cette scène dans laquelle un groupe de femmes fabrique de l'huile dans l'ombre d'un sous-bois. La caméra montre d'abord le groupe, puis s'attarde sur l'une d'elles piétinant des olives jusqu'à en extraire l'huile. Un geste qui fait partie de la culture amazigh (berbère). Cette même culture souvent dénoncée pour son archaïsme. Belkacem Hadjadj préfère lui rendre hommage, et à travers elle, aux femmes, aux mères, gardiennes de cette tradition. A quel moment passe-t-on de la tradition à l'archaïsme ? La femme algérienne doit-elle prendre part plus directement à l'évolution de son pays ? Le film ne répond pas à ces questions mais les pose de manière brûlante. Enfin et surtout, il sait imposer son propre rythme au spectateur : c'est la marque d'un réalisateur talentueux.

O. N.

Les Inrockuptibles n°62 - Juin 1996

Filmographie

Machaho

1996